L'EXIL

DE

MACHIAVEL

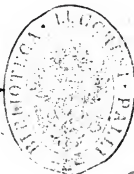
DRAME EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

M. LÉON GUILLARD

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE SECOND THÉATRE FRANÇAIS, LE 16 AVRIL 1852.







PARIS
MICHEL LÉVY, FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.
1852.

Distribution de la pièce.

NICOLO MACHIAVEL.	MM.	BOUCHET.
SALVIATI.		FLEURET.
MINTO.		MARTEL.
FULVI.		NEROUD.
STROZZI.		HARVILLE.
FABIO.		TALBOT.
FERRALDI.		PHILIPPE.
ALIX.	Mlle	SIONA LÉVY.

ACTE PREMIER.

Une salle gothique à pans coupés ; à gauche du public, deux portes : celle du deuxième plan conduisant chez Salviati ; celle du premier prise dans le mur, plus petite et peu apparente.—A droite sur le second plan, dans le pan coupé, et élevé de deux degrés, une porte laissant voir un couloir qui conduit chez Alix. Sur le premier, une fenêtre. Dans le fond une grande porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALIX.

ALIX, *venant de droite.*

Six heures ! Lorsqu'hier il partit pour Florence,
Il m'avait tant promis d'abréger son absence !
(Allant à la fenêtre.)
Et personne !.. *(Elle descend et s'assied).*
Attendons ! Le verrai-je aujourd'hui?
S'il savait quel effroi j'éprouve loin de lui ?
Son frère, en ses fureurs, ne sait plus se contraindre,
Et si je restais seule, il m'en faudrait tout craindre!
(Se levant et écoutant.)
Non, rien ! *(Après un silence.)*
Quelle maison ! deux frères désunis ;
Depuis longtemps un père abandonnant ses fils,
Leur cachant sa retraite, et résolu peut-être
A ne revoir jamais les lieux qui l'ont vu naître !
Ah ! si ce cher Fulvi pouvait le découvrir...
Par ses soins et ses pleurs il saurait l'attendrir,
Il le ramènerait, et notre mariage
Couronnerait enfin... Oh ! cette fois, je gage...
(Remontant la scène.)
C'est lui ! J'entends marcher... On ouvre...
(Fulvi paraît.) Ah ! cher Fulvi !

SCÈNE II.

ALIX, FULVI.

FULVI.

Chère Alix !

ALIX.

Et ton père?

FULVI.

Ah ! j'ai le cœur ravi !

ALIX.

Nous pourrons nous unir?

FULVI.

Oui; tu sais que mon père,
En nous abandonnant, lorsque mourut ma mère,
Avait repris l'épée...

ALIX.

Oui, contre Médicis!

FULVI.

Parmi ces vieux Toscans, fidèles au pays:
Machiavel régnant, nul n'eût pu les soumettre!
Mais ce sombre ministre enfin n'est plus le maître...
Il a fui de Florence et ses pas sont perdus!
Soudain le calme est né, tous se sont entendus...
Et nos fiers plébéiens, interrompant la guerre,
Abandonnent les forts qu'ils occupaient naguère...
Divisés en deux camps, les uns vont par Monti,
Les autres par Fiézole...

ALIX.

Eh bien! Salviati?

FULVI.

J'ignore dans quels rangs est demeuré mon père...
Lequel des deux chemins faut-il que je préfère?

ALIX.

Tous deux! Cours chez Minto! ton père est retrouvé!
Oui, nous serons unis! (*Au moment où Fulvi va chez Minto, on frappe violemment à la porte du fond. Fulvi se détourne et va ouvrir en disant.*)

FULVI, *dans le fond.*

Qu'est-il donc arrivé?

SCÈNE III.

ALIX, FERRALDI, FULVI, *puis* MINTO.

FULVI, *à Ferraldi.*

Que voulez-vous?

FERRALDI, *à deux hommes qui le suivent.*

Entrez!

FULVI.

De quel droit?

FERRALDI.

Je commande!
Vous vous nommez Fulvi?

FULVI.

Pourquoi cette demande?

FERRALDI, *à Minto qui vient d'entrer par la porte du pan coupé de gauche.*

Et vous, Minto, sans doute?

MINTO.

Oui, Monsieur, c'est mon nom.

FERRALDI.

N'avez-vous pas chez vous d'autres personnes?

FULVI.

Non.

FERRALDI.

Non!

MINTO.

Pourquoi cette erreur? Il faut toujours, mon frère,
Aimer la vérité, nous fût-elle contraire.

FULVI.

Mais en quoi donc, mon frère, ai-je pu la trahir?

MINTO, *à Ferraldi.*

Un soin pieux, Monsieur, nous a fait recueillir
Là, dans cette demeure, à la nôtre adhérente,
Une jeune persone, Alix, notre parente.
Elle a, pour gouvernante, une duègne.

FERRALDI.

C'est bien.

Personne autre?

MINTO.

Un valet?

FERRALDI.

Plus rien encor?

MINTO.

Plus rien!

J'oubliais... Nicolo, notre maître... un poëte!

FERRALDI.

Donc, votre solitude est réelle et complète...
Une jeune parente, un maître... rien de plus...
Sous le toit paternel, vous vivez en reclus...
Et cette solitude, où nul n'ose paraître,
Ne s'ouvre qu'aux brouillons qu'a pardonnés mon maître :
Eh, tenez, les voilà, sans doute, au rendez-vous.

FULVI, *allant à cinq ou six jeunes gens qui entrent.*

Mes amis? De quel droit les soupçonneriez-vous?

FERRALDI, *montrant ses soldats.*

Du droit qui, devant lui, fait que tout tremble et ploie...
(*Montrant un écrit.*)
Du droit que m'a donné le maître qui m'emploie.

FULVI.

Que nous reproche-t-il? Parlez!

ALIX, *bas, fixant Minto.*

Contenez-vous!

Et regardez!

MINTO, *à part.*

Alix m'observe !

FERRALDI.

Écoutez tous ! (*Il lit.*)

« Un loyal ami des Médicis croit de l'honneur de signaler à
» son Altesse une maison, devenue, à San Casciano, le refuge
» des mécontents. Dans cette maison, dont le père a fui quel-
» ques jours après la mort de sa femme, se trouvent deux
» frères, à peu près du même âge, Fulvi et Minto ; mais au-
» tant Minto est grave et modéré, autant son frère est hardi et
» dangereux. Le loyal serviteur de son Altesse pense que la
» proximité de Florence exige que Fulvi soit éloigné de San
» Casciano. »

FULVI, *voulant prendre l'écrit.*

Livrez-moi... Je veux voir...

MINTO, *le déchirant avant que Fulvi ait pu le voir.*

. Non, c'est vous faire injure;
Où se cache le nom se montre l'imposture.

ALIX, *très-bas, regardant toujours Minto.*

Écoutez !

MINTO, *embarrassé par le regard d'Alix.*

Le méchant qui nous vaut cet éclat,
Vous trompe en vous donnant comme hostile à l'État,
Un citoyen honnête et dévoué quand même
Au duc que la Toscane a mis au rang suprême !

FULVI.

Qu'osez-vous dire ?

FERRALDI.

Eh quoi ! Ce noble dévouement,
Le désavoueriez-vous ?

MINTO.

Peut-être en ce moment...

FERRALDI.

Et pourquoi ?..

MINTO.

De son cœur je connais la noblesse :
L'injustice l'irrite, et le soupçon le blesse ;
Fort de son dévouement, il le veut respecté ,
Et conteste le droit de le voir contesté...
Un mot accusateur lui semblant un outrage,
Se défendre, pour lui, c'est manquer de courage,
Et perdant, s'il le faut, le calme et le respect,
Il sera factieux pour n'être pas suspect.

FULVI.

Mon frère !...

MINTO. *

Eh quoi ! mon frère, irez-vous contredire

** Ferraldi, Minto, Fulvi, Alix.

Ce qu'ici, devant tous, l'honneur me force à dire?
Expliquer votre cœur, est-ce vous excuser?
Que votre dévouement daigne s'humaniser.
S'il vous semble honteux que l'on vous justifie,
J'accepte cette honte et je m'en glorifie.

FERRALDI.

On nous trompa... Je vois dans votre loyauté
Tous les gages certains de la fidélité.
Adieu! pardonnez-moi ce pénible message.

MINTO, *à Alix.* *

L'ai-je bien défendu?

FERRALDI, *bas à Minto et Fulvi.* **

Vivez seuls.... Il est sage,
Alors que votre père est éloigné de vous,
De fuir tout ce bas peuple... Adieu donc!
(*Aux jeunes gens.*) Sortez tous.
(*Ferraldi remonte la scène.*)

FULVI, *à part, à Minto.*

Quoi! tandis que tout bas vous nous montrez sans cesse
Du pouvoir florentin l'astuce et la bassesse;
Que, malgré mon désir de fuir tous les partis,
Vous promettez mon bras aux vengeurs des Pazzis,
Votre esprit, abaissé par une peur infâme,
S'inflige un dévouement que repousse votre âme!
Votre auteur favori veut-il ces lâchetés?

MINTO.

Fulvi!...

FERRALDI, *aux jeunes gens.*

Qu'attendez-vous? J'ai commandé. Sortez!
(*Les jeunes gens sortent après avoir pris la main de Fulvi et regardé Minto avec défiance.*)

FULVI, *sortant avec les jeunes gens.*

Je ne vous quitte pas alors qu'on vous accuse.

SCÈNE IV.

MINTO, ALIX.

MINTO, *à part.*

Ne pouvoir l'éloigner par force ni par ruse!
(*A Alix, qui l'observe.*)
Quoi! vous êtes restée?

ALIX.

Oui!

* Ferraldi, Fulvi, Minto, Alix.
** Fulvi, Ferraldi, Minto, Alix.

MINTO.

Pour qui donc?

ALIX.

Pour vous.

MINTO.

Ah! qu'à mon cœur, Alix, un pareil mot est doux!

ALIX, *le repoussant du geste.*

Pour vous dire : Minto... ramassez cette lettre...
Vos œuvres ont un air qui les fait reconnaître!
Ne les égarez plus!

(Elle lui montre les morceaux de la lettre et sort.)

MINTO, *se laissant tomber sur une chaise.*

Ah! je meurs de dépit!

SCÈNE V.

MINTO, NICOLO.

NICOLO.

Voici l'heureux moment pour le pauvre proscrit;
La famille lui reste; en paix il y peut vivre!
Les vices de l'Etat ne sauraient l'y poursuivre.

MINTO, *apercevant Nicolo.*

Vous étiez là?

NICOLO.

J'arrive à l'instant convenu.
Le temps de la leçon n'est-il donc pas venu?
N'est-ce pas mon devoir?

MINTO.

Eh quoi! c'est déjà l'heure?

NICOLO.

Dois-je me retirer? faut-il que je demeure?

MINTO.

Travaillons!

(Il va s'asseoir. — Nicolo prend aussi place à la table sur laquelle sont quelques livres.)

NICOLO, *à part.*

Près de lui! *(Haut.)* Quel livre ouvrir?

MINTO.

Lequel?
Que m'importe?

NICOLO.

Tacite?...

MINTO.

Ouvrez Machiavel.

NICOLO, *souriant.*

Comme hier! Cet auteur a toutes vos tendresses.

MINTO.

Il sait le cœur de l'homme et le peint sans faiblesses.
Sa franchise me plaît...

NICOLO, *ouvrant* le Prince *de Machiavel.*

Nous en étions, je crois,
Sur ce sujet : « Un crime est-il permis aux rois
» S'il doit consolider leurs biens et leur puissance? »
Sur ce point délicat et de haute importance,
Le droit souvent admis est toujours contesté.

MINTO.

Un droit?

NICOLO.

Machiavel en deux mots l'a traité.
« Un puissant intérêt peut commander un crime;
» Et le succès toujours ennoblit le moyen.
» Seul, Romulus fut maître; à deux, il n'était rien.
» Le meurtre de Rémus était donc légitime. »
C'est un trait historique, et l'on doit concevoir
Que ce droit n'est donné qu'au souverain pouvoir.

MINTO.

Rémus était son frère!

NICOLO.

En choisissant un frère,
L'auteur donne à l'exemple un plus grand caractère.
Ce travail n'est pour vous qu'une étude de mœurs.
(Allant à une autre page.)
L'autre point a causé de plus vives rumeurs.
Le voici formulé d'une manière nette :
« Frapper sans prévenir, est-ce ou non chose honnête? »

MINTO.

Frapper sans prévenir?

NICOLO.

L'embarras est cruel!
Que feriez-vous, Minto?

MINTO.

Que fait Machiavel?

NICOLO, *lisant.*

« Annoncer la vengeance est le dernier parti:
« Même en s'armant du fer de l'adversaire,
» Lui cacher dans quel but est un mal nécessaire.
» Ce n'est qu'en le frappant qu'il doit être averti. »

MINTO, *se levant et passant à droite.*

Ce n'est qu'en le frappant!

NICOLO, *à part.*

Sa pensée est distraite!

Cette étude, sans doute, est un peu trop abstraite!
(*Haut.*)
Vous ne m'écoutez plus?

MINTO.

Peut-être.

NICOLO.

Vous souffrez?

MINTO.

Qu'en savez-vous?... Parlez!

NICOLO.

Vos maux sont pénétrés.

MINTO.

Et par qui donc?

NICOLO.

Par moi.

MINTO.

Par vous?

NICOLO.

Oui, par moi-même.
Vous aimez, on vous hait; un rival aime, on l'aime!

MINTO.

Et quel est ce rival?

NICOLO.

C'est votre frère!

MINTO.

Eh bien!
Oui!... Je vois qu'à vos yeux on ne peut cacher rien...
Puisque votre savoir pénètre au fond de l'âme,
Dites, peut-on jamais être aimé d'une femme
Qui... ne nous... aime pas... qui préfère un rival?

NICOLO.

Non.

MINTO.

Le temps?

NICOLO.

Impuissant!

MINTO.

L'enlèvement!

NICOLO.

Fatal!

MINTO.

La ruse?

NICOLO.

Dangereuse.

MINTO.

Et l'audace?

NICOLO.

Inutile.

MINTO.

Que sans les passions l'esprit reste infertile !
(*Allant reprendre le livre.*)
O grand Machiavel ! homme vraiment complet !
Viens me guider...

SCENE VI.

MINTO, *assis*, FULVI, NICOLO.

FULVI.

Mon frère ! un seul mot, s'il vous plait.

MINTO.

Vous voulez me parler ?

FULVI.

Et d'une grave affaire !
Passons chez Alix.

MINTO.

Moi?

FULVI.

Venez !

MINTO.

Allons, mon frère !

NICOLO, *les regardant entrer chez Alix.*

Qu'est-ce donc?
(*Ils sortent. — La porte du fond s'ouvre, Strozzi parait.*)

SCÈNE VII.

STROZZI, NICOLO.

STROZZI.

Le voilà ! Machiavel !

NICOLO, *épouvanté.*

Strozzi !

STROZZI.

Oui, oui... crains tout de moi, par toi je suis banni !
En traversant ce bourg, j'ai su te reconnaître,
Et je viens me venger d'un infâme et d'un traître.

NICOLO.

Ecoutez-moi !

STROZZI.

Non, non, tu m'as donné l'exil !
Ce mal, de tous les maux, le plus grand, le plus vil !
La mort de l'espérance, une lente agonie,

Le mépris, l'abandon, la faim, l'ignominie...
Allons...

NICOLO.

Ignorez-vous, Strozzi, quel est mon sort?
Que vous êtes vengé...

STROZZI.

Moi !

NICOLO.

Qu'un arrêt de mort...

STROZZI.

Contre vous?

NICOLO.

Et rendu par le duc.

STROZZI, *avec joie.*

O Florence !
Mais, peut-être, il vous reste encor une espérance!

NICOLO.

Ah ! si vous connaissiez tout mon accablement!
J'espère, et mon espoir aggrave mon tourment !
Je ris, et dans mes ris ma douleur s'alimente;
Je comprime mes pleurs, et leur force en augmente;
Je veux mon âme libre et lui forge des fers,
De mes pensers de feu j'obscurcis les éclairs,
J'étouffe en moi la vie, et je la veux, je l'aime!
Et craint de tous, je crains tout le monde... et moi-même!

STROZZI, *à part.*

A ces cris de détresse un élan de pitié
Vient épurer mon cœur de toute inimitié.

NICOLO.

Malgré vous, je le vois, vous êtes secourable ;
Pour que vous me frappiez, je suis trop misérable!
Vous voulez que je vive... Il n'est pas de tourment
Qui pourrait égaler un pareil châtiment!

STROZZI.

Quel supplice plus grand eût inventé la haine?
Un si puissant génie!

NICOLO.

Oh ! tout fuit dans la peine,
Errant, humilié, sans famille, sans biens,
Privé des premiers droits des derniers citoyens,
J'ai dû perdre ce don que vous nommez génie...
L'esprit s'affaisse et meurt où naît l'ignominie!

STROZZI.

Chute immense!

NICOLO.

Honteuse, et dont on ne meurt pas!
Pour monter au plus haut se faire le plus bas,

Ramper à la fortune, et, par un jeu de roue,
Du sommet presqu'atteint retomber dans la boue,
Quand des plus bas degrés où dormaient nos rivaux,
La roue, à son retour, les élève aux plus hauts!..
Oui, la chute est honteuse et la plaie éternelle!
Dieu console et guérit d'une perte cruelle,
L'amour peut remplacer l'amour trahi, perdu,
Les honneurs succéder à notre honneur vendu;
Mais à l'ambition quel autre mal succède?
A cette passion toute passion cède;
Quand elle entre en nos cœurs, jalouse et sans pitié,
Elle exile de nous l'amour et l'amitié;
Triomphante, elle aspire au delà de la vie;
Morte à toute espérance, elle devient l'envie!
C'est une fièvre, un mal dont on se voit mourir,
Et qu'avec tous ses feux on semble encor chérir.

STROZZI.

Et nul ne sait ici...

NICOLO.

Qui je suis? On l'ignore!

STROZZI.

Vous êtes...

NICOLO.

Précepteur.

STROZZI, *souriant.*

Pour gouverner encore.

NICOLO.

Dès le matin, je chasse, et puis, à mon retour,
A l'heure du repas, je vais seul, sans détour,
Sans façons, installer dans une hôtellerie,
Autour d'un bois rougi, ma noble seigneurie.
Meuniers et chaufourniers partagent mon repas,
Et je partage, moi, leurs bachiques ébats,
Mais cela me remet, lorsqu'aussi je dévie!
Je retrouve avec eux les reflets de ma vie...
Les passions sont là dans leur pure laideur...
Ces armes de nos cours, la ruse, l'impudeur,
Le dévouement sordide et la trahison lâche,
On les retrouve là, se croisant sans relâche!
Différente est la proie, égal est le combat...
Ailleurs, c'est pour un trône, ici pour un grabat!
Mais ici, comme ailleurs, d'abord on parlemente...
On se voit, on discute, on expose, on commente;
Tout fait est obscurci, chaque mot contesté;
Et comme éclate en moi certaine autorité,
C'est moi qu'ils font leur juge, et sans qu'on me revise,
Je condamne, j'absous, j'accorde, je divise.
Leur taverne, à mes yeux, se transforme en palais;
J'y vois les mêmes mœurs et les mêmes valets;

J'y règne, j'y gouverne, on m'y craint, on m'y loue,
Et tout palais est beau, même construit de boue!
Le soir venu, je rentre, et règne enfin sur moi!
Au seuil de mon réduit, temple ou brille la loi
De ces rois éternels qu'on nomme Homère et Dante,
L'homme de l'art renaît, plein d'une flamme ardente!
Ces dieux de la pensée illuminent mes sens...
Ma raison se réveille à leurs nobles accens...
Et mon esprit, puisant à des sources si pures,
Dépouille ses haillons, mon âme ses souillures.

STROZZI.

Et dites maintenant, quel est votre dessein ?
Du peuple et de l'Etat qu'espérez-vous enfin?

NICOLO.

Ce bourg, vous le voyez, est tout près de Florence;
Un lien m'y rattache encore à l'existence!
Poursuivi, j'y suis libre; inconnu, j'y jouis
De l'air et du soleil, du ciel de mon pays!
J'y suis les mouvements du souffle populaire,
Et si jamais Florence, en un jour de colère,
Ou, cherchant du nouveau, voulait une autre loi,
Je cours, j'entre, je parle, et Florence est à moi!

STROZZI, *lui tendant la main.*

Votre main! et signons un traité d'alliance.
Le malheur nous unit, unissons la vengeance.
Vous pensez... moi, j'agis... qui peut nous résister?
Cette heure de colère, on pourrait la hâter...
La noblesse est puissante!...

NICOLO.

Ah! laissons la noblesse!
Appuyez sur la force, et non sur la faiblesse.

STROZZI.

Quelle force?

NICOLO.

Le peuple?...

STROZZI.

Y songez-vous?

NICOLO.

Oui.

STROZZI.

Quoi?
Un Strozzi populaire!

NICOLO.

Il le faut.

STROZZI.

Et pourquoi?

NICOLO, *avec mystère.*

Comte, dans un instant, montrez-vous dans Florence.

STROZZI.

Moi ?

NICOLO.

N'appelez-vous pas l'heure de la vengeance ?

STROZZI.

Mais votre arrêt me frappe !

NICOLO.

Il est détruit...

STROZZI.

Comment ?

NICOLO.

Médicis, plus habile, est devenu clément...
Avec ses ennemis il se réconcilie,
Et pour tous, hors pour moi, se rouvre la patrie.

STROZZI.

Hors vous ?

NICOLO, *avec orgueil.*

Je suis de ceux qu'un prince n'absout pas !
Vous êtes libre, vous, rentrez !

STROZZI.

Quand ?

NICOLO.

De ce pas.

STROZZI.

Pour conspirer encor?

NICOLO.

Oh ! non, point d'entreprise...
Agresseurs, on vous perd...

STROZZI.

Calmes, on nous méprise !

NICOLO.

Ecoutez : autrefois je vous ai poursuivi ;
Au pouvoir absolu franchement asservi,
Et du pape et des grands vous preniez la querelle,
Pour saper du vainqueur l'autorité nouvelle...
Vous deviez succomber ; Strozzi, dans les Etats,
Le passé, quel qu'il soit, ne se relève pas;
Seul, l'avenir séduit ; et Médicis lui-même,
Médicis, renonçant à l'antique système,
Et par la nouveauté sachant tout conquérir,
Vous indique la voie où vous devez courir.
Voyez : sa politique éloigne les tempêtes...
Au peuple il a donné du travail et des fêtes,
Des honneurs à l'artiste et des places aux grands ;
Et transformé lui-même en César de marchands,
Pour le bourgeois si prompt à la mutinerie,
Ses vaisseaux vont au loin conquérir l'industrie ;

Ainsi le bruit de l'or étouffe les rumeurs,
Et toute indépendance expire sous les mœurs :
Mais comme l'impudeur s'accroît quand on l'affiche,
Et qu'un peuple enrichi n'est jamais assez riche,
Que dans la voie ouverte aux grossiers intérêts,
Le pouvoir se condamne à d'éternels progrès,
L'heure de Médicis peut sonner, si vous-même,
Vous, les vieux défenseurs du seul pouvoir suprême,
Vous, que le peuple hait, vous vous montrez un jour,
Défenseurs de sa cause et fiers de son amour!...
Quelques droits accordés avec intelligence
Donnent à Médicis la faveur de Florence...
Eh bien! contre ces droits, bien loin de réagir,
Prenez-les hautement, mais pour les élargir...
On vous vit oppresseurs, protégez la licence...
Esclaves du pouvoir, sapez toute puissance...
On ne bat plus un peuple avec des droits battus,
Les despotes tombés se relèvent Brutus!
Morts, on peut vivre encor; mais il faut, pour renaître,
N'être plus ce qu'on fut, ou, du moins, le paraître...
Pour séduire Florence, exagérez ses droits :
Loin de blâmer le duc, alors que dans ses lois
Il donne aux libertés un essor favorable,
Montrez le droit plus grand, la faveur misérable ;
Créez même, inspirez à ces esprits mouvants
D'extrêmes libertés et des droits dissolvants;
Si le prince faiblit pour éloigner l'orage,
Redoublez vos clameurs, exigez davantage...
Et s'il concède tout... exigez plus encor...
Aigrissez les esprits, doublez la soif de l'or...
La liberté conquise, il est mille exigences
Qu'on peut souffler au peuple en ces jours de vengeances.
On l'exalte d'abord au nom de liberté,
Mais un besoin moral est bientôt limité...
Poussez-les sans relâche aux passions cupides;
Ils étaient factieux, mieux vaut qu'ils soient avides.
On dompte, en les traînant, les révolutions;
Rien ne peut maîtriser ces noires passions :
Le temps est leur complice, éternelle est leur vie,
Car leur but, c'est l'argent, et leur ressort, l'envie!
Cher comte, un nouveau temps veut un esprit nouveau ;
L'homme des vieilles mœurs mourait dans son drapeau,
Ses principes debout, sa foi vierge, loyale ;
L'homme des temps nouveaux a changé de morale;
Ce qu'il trouvait indigne, il se le rend permis,
Et va, sous leurs drapeaux, battre ses ennemis!
Vous le voyez, Strozzi, mes plans les plus intimes,
Je vous les livre, allez!... Appliquez mes maximes...
Quoique partis tous deux de deux points opposés,
Pour atteindre le duc marchons coalisés!

Ecrasons-le! plus tard nous nous battrons peut-être,
Pour savoir de nous deux qui restera le maître.
Mais d'abord, renversons...

STROZZI.

Oh! vous viendrez à nous!

NICOLO.

On pourrait nous surprendre; allez, éloignez-vous!

STROZZI.

A vos sombres accents ma foi s'est ranimée,
Un plan si ténébreux vaut bien plus qu'une armée!

NICOLO.

Surtout point de complots!

STROZZI.

Aucun!

NICOLO.

Plus de drapeau!

STROZZI.

Jamais! un nouveau temps veut un esprit nouveau.

NICOLO.

Allez donc... on revient...

STROZZI.

Je pars! Bientôt, peut-être,
Dieu nous fera vainqueur de cet habile maître,
Et Florence, affranchie et libre de son choix,
Sur nos deux seuls partis fera tomber ses voix. (*Il sort.*)

NICOLO, *seul.*

Non! Je te guérirai de ton erreur extrême!
Vaincre pour ton complice et jamais pour toi-même,
Voilà ton sort!

SCÈNE VIII.

NICOLO, MINTO, FULVI, ALIX, FABIO *dans le fond, à gauche.*

MINTO.

Partons!

NICOLO.

Partir! que dites-vous?

MINTO.

Le sort en est jeté! (*A Fabio.*) Nos armes! hâtons-nous!

NICOLO.

Partir... Et dans quel but?

FULVI.

Pour revoir notre père!

ALIX.

Et vous le reverrez, cette fois, je l'espère!

NICOLO.

Le revoir! Dans quel lieu est donc Salviati?

FULVI.

Il marche vers Fiézole.

MONTI.

Ou plutôt vers Monti!

NICOLO.

Alors?...

FULVI.

Mais nous allons, partageant en bons frères,
Partir en même temps pour ces routes contraires...

NICOLO.

Quoi!... courir au hasard?...

MINTO.

Le Ciel le veut ainsi!

NICOLO.

Mais Alix!... Mais vos biens?...

MINTO.

Vous resterez ici.
En de plus dignes mains pouvons-nous les commettre?
Fabio, désormais voilà votre seul maître!

NICOLO.

Non, cela ne se peut!

MINTO.

Nos plans sont arrêtés!

NICOLO.

Un mot...

MINTO.

Partons!

NICOLO.

Eh bien! je vous suivrai!

MINTO.

Restez!

NICOLO.

Non, non! je veux partir... le devoir me l'ordonne!
Un maître est un ami qu'aucun péril n'étonne!
Un maître... qu'ai-je dit! un père!... Oui, mes enfants!
Minto, je vous suivrai.

MINTO.

Moi! Je vous le défends!

NICOLO.

Quoi!...

MINTO.

C'est assez!

NICOLO, *à part.*

Me fuir! Oh! quelle récompense!

ALIX, *avec bonté.*

Ils reviendront bientôt...

MINTO, *à part.*

Plus tôt qu'elle ne pense !

(Entraînant Fulvi.)

Hâtons-nous ! Les adieux augmentent les regrets !
Plus un mot, et que Dieu nous guide en nos projets.

(Ils s'éloignent. — Nicolo et Fabio passent dans l'appartement à gauche. — Alix rentre chez elle.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

NICOLO, FABIO.

NICOLO.

Partis !... Me voilà seul !...

FABIO.

Donc, je n'ai rien à faire !
Vous vous servez vous-même ?

NICOLO.

Oui, oui, va te distraire.

FABIO.

Merci !

NICOLO.

Je te rends libre ; et, jusqu'à leur retour,
Tu peux, à ton profit, employer tout le jour...

FABIO.

Ah ! vous seriez, Monsieur, le plus généreux maître...

NICOLO.

Si j'avais des valets ?

FABIO.

Vous en aurez... peut-être...
Un jour... Tenez, Monsieur, voulez-vous qu'entre nous
Je vous dise tout franc ce qui m'étonne en vous?

NICOLO.

Oui.

FABIO.

Vous avez, dit-on, un esprit impayable...

NICOLO.

Vraiment ?

FABIO.

Et l'on vous croit savant... comme le diable !
Eh bien ! quand mille gens aussi bêtes que moi
Ont tout,.. vous n'avez rien...

NICOLO.

Moins que rien !

FABIO.

Et pourquoi
N'avez-vous pas, comme eux, maison riche et puissante ?
Table amplement servie et femme appétissante ?
Et de l'or ? beaucoup d'or !... car je me dis souvent :
L'or, naturellement, doit aller au savant;...
La meilleure matière à la meilleure tête...

NICOLO.

La matière, au contraire, est le lot de la bête :
L'or est indispensable où manque le cerveau.

FABIO.

Pourquoi donc n'ai-je rien ?

NICOLO.

Peut-être, Fabio,
Est-ce ta faute !

FABIO.

A moi ?

NICOLO.

Quelle est ton existence ?
Tu vis du pain d'autrui... sans bonheur, sans aisance...

FABIO.

Je vis... de ce que j'ai...

NICOLO.

Qu'as-tu donc ?

FABIO.

Je n'ai rien !
Mais je suis sans désirs... n'est-ce pas le vrai bien ?
J'ai... tout ce que je vois... j'aime tout ce qui m'aime;
Je jouis, n'ayant rien, de tout et de moi-même...
La limite à mon droit, c'est la loi, c'est l'honneur.
Mes biens sont mes enfants, mon rêve est leur bonheur...
On tenterait en vain d'exciter mon envie ;
Tranquille est mon esprit, agréable est ma vie...
Et je me ris des gens dont le cupide orgueil
Amasse beaucoup d'or pour dorer un cercueil.

NICOLO.

D'accord : mais, sur un point, je blâme ton système :
L'homme qui meurt de faim jouit mal de lui-même.
Le pauvre est ridicule au jugement d'autrui.

FABIO.

Ridicule ?

NICOLO.

En public ; et coupable chez lui.

FABIO.

Chez moi?... Quoi ! mes enfants accuseraient leur père ?

NICOLO.

Pour transmettre la vie, il faut l'avoir prospère.

FABIO.

Alors, si je travaille en vain... honnêtement...
Dois-je, pour prospérer, travailler autrement ?

NICOLO.

Non, mais tu peux chercher...

FABIO.

Quoi ? Que me faut-il faire ?
Voyons, conseillez-moi... trouvez-moi quelque affaire
Qui me laisse espérer...

NICOLO.

D'assez gros intérêts ?
Eh bien ! va, de ma part, chez le juif d'ici près :
Prends une affaire...

FABIO.

Honnête ?

NICOLO.

Honnête, oui ! mais utile...
Honnête est le travail dès qu'il n'est pas stérile.

FABIO.

Vraiment ?

NICOLO.

Ne tarde pas... Adieu, bon Fabio...
Je vais étudier... (*Il se remet à la table.*)

FABIO.

Voici bien du nouveau !
Honnête est le travail, dès qu'il n'est pas stérile !

NICOLO, *assis.*

Tacite... quel éclat !

FABIO, *à part.*

Je ne suis plus tranquille. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

NICOLO, *seul.*

Oh ! l'étude ! le livre ! Admirables trésors ! (*Lisant.*)
Contre les corrupteurs quels vigoureux transports !
Que ce Tacite est grand, et qu'il est sympathique !
C'était un honnête homme ! Etait-ce un politique?

Je le fus... Et pourtant je gravis aujourd'hui
L'escalier étranger, je vis du pain d'autrui !
Florence compte en moi son fils le plus insigne ;
Florence m'a chassé comme un valet indigne !
Je fus, pendant vingt ans, son oracle, sa loi,
Et Florence m'oublie, et sait vivre sans moi !
Si Tacite eut plus d'âme, eut-il plus de génie ?
Allons, relevons-nous de tant d'ignominie !
Le pouvoir appartient aux plus forts, aux plus grands !
C'est mon bien, je l'attends ! je le veux, je le prends !
A moi ses voluptés, à moi sa jouissance !
Mon génie est mon droit, ma plume est ma puissance.
Rivaux obscurs, fuyez ! rentrez dans votre nuit !
Ombres, disparaissez... quand mon soleil reluit !

SCÈNE III.

NICOLO, ALIX.

ALIX.

Maître !

NICOLO.

Alix !

ALIX, *avec gaîté.*

A demain renvoyez cette étude...

NICOLO, *allant à elle.*

Quoi ! vous venez à moi, ma chère enfant ?

ALIX.

J'ai vu
Quel chagrin vous causait ce départ imprévu !
Et je viens...

NICOLO, *souriant.*

Ah ! voilà le dévouement suprême !
Penser au mal d'autrui, quand on souffre soi-même !

ALIX.

Il compose, ai-je dit... Eh bien ! allons à lui
De mon grave savoir lui proposer l'appui...
Et me voilà !.. parlez !

NICOLO.

Votre science est belle !
Elle est la plus utile, et la plus naturelle !
C'est l'art de plaire ! un art qu'autrefois j'apprenais,
Et que je désappris, à force de progrès !
Cette étude n'est pas une étude ordinaire :
Plus longtemps on la fit, et moins on la sait faire !

ALIX, *assise près de Nicolo, sur un siége plus bas.*

Oui, je viens vous distraire...

NICOLO.

Et seul à seul causer
De ce pauvre Fulvi?..

ALIX.

Pourquoi le supposer?

NICOLO.

Allons! de tout détour ma bonté vous dispense.

ALIX.

Est-ce bien d'avouer ce que tout bas on pense?

NICOLO.

Oui, mais à ceux-là seuls qui le savent déjà.

ALIX.

Et croyez-vous savoir ce que je pense là?

NICOLO.

Je le crois...

ALIX.

Eh bien! donc, puisque, sans vous surprendre,
Je puis vous dire tout, je vais tout vous apprendre.
Je viens, auprès de vous, m'entretenir de lui.

NICOLO.

De lui? Du quel des deux parlez-vous aujourd'hui?
S'agit-il de Minto? de Fulvi?.. Je l'ignore.

ALIX.

Eh quoi! dans ce moment vous l'ignorez encore?
Je dois me taire alors...

NICOLO.

Et pourquoi donc cela?

ALIX.

On n'apprend rien qu'aux gens qui savent tout déjà.

NICOLO.

Ah! je sais moins que vous? Le sens vaut la science,
Et vous le possédez sans aucune alliance...
Vous n'avez dû rien lire...

ALIX.

Ah! vous êtes cruel!..
J'ai lu...

NICOLO.

Pétrarque?

ALIX.

Non.

NICOLO.

Dante?

ALIX.

Machiavel!

NICOLO.

Quoi! vous le préférez à Dante, à tous les autres?

ALIX, *comme pour s'excuser.*

Permettez, je....

NICOLO.

Mes goûts ne heurtent pas les vôtres!
Je ne me blesse point de votre opinion...
Quoique auteur, je suis juste, et sans prévention;
J'admets Machiavel, et je vois, sans colère,
Les hommages rendus à ce très-cher confrère.
Que lisez-vous de lui, maintenant?

ALIX.

Plus rien.

NICOLO.

Quoi!
Vous l'avez tout lu?

ALIX.

Non.

NICOLO.

Non! mais, alors, pourquoi?....
Voyons!

ALIX.

Dans cet auteur, j'ai dû cesser d'apprendre...
L'honneur et la raison m'ont fait vite comprendre
Qu'en l'apprenant trop bien, j'oublierais avec lui
Ce qui ne s'apprend plus après un seul oubli.

NICOLO.

Eh! quoi donc?

ALIX.

Je vous sais d'humeur grave et discrète;
Vous avez l'esprit ferme et la pensée honnête,
Je confesserai tout, et vous me répondrez
Comme un père à sa fille....

NICOLO.

Oui.

ALIX.

Vous me le jurez?
J'ai vingt ans! A seize ans j'avais perdu ma mère!
Seule avec ma douleur, chaque jour plus amère,
Je sentis naître alors, dans mon cœur isolé,
Une vague langueur, un mal lent et voilé;
L'étude pouvait seule éloigner ma pensée...
Je lus... mais, me voyant au choix embarrassée,
Minto m'offrit un jour Machiavel...

NICOLO.

Eh bien?

ALIX.

A son *Prince*, d'abord, je ne compris rien.

NICOLO.

Rien?

ALIX.

Mais ses écrits légers et ses vers pleins de flamme
Enchantèrent mes sens et surprirent mon âme!
Les deux frères déjà m'aimaient comme aujourd'hui.

NICOLO.

Et Fulvi vous plaisait?

ALIX.

Non, ce n'était pas lui!
Lent à se déclarer et prompt à s'interdire,
Il m'aimait d'autant plus qu'il n'osait me le dire.
J'estimais son amour, je voulais faire plus;
Mais l'autre, plus brillant, par des soins assidus,
Par un langage adroit, une vive poursuite,
Détournait mes désirs, m'imposait ma conduite.

NICOLO.

Et chaque instant, sur vous, augmentait son pouvoir?

ALIX.

Oui. Lorsqu'un jour, chez moi m'enfermant sans le voir,
(Je redoutais déjà son approche et sa vue,)
Il voulut, par écrit, une libre entrevue...
« Venez, m'écrivit-il, ce soir, le jour mourant;
» Inventez, pour sortir, un devoir apparent;
» Dites que vous allez en prière, à l'église...
» Mentir pour son bonheur est une faute admise. »
Une telle demande, un mensonge odieux,
Le lieu du rendez-vous, tout dessilla mes yeux;
Je niai son amour en voyant son outrage,
Et ce mépris blessant, relevant mon courage,
Dans ma chambre, à grands pas, je courus m'enfermer,
Et je ne voulus plus ni le voir, ni l'aimer.

NICOLO.

Bien! Le combat est grand qu'à soi-même on se livre!

ALIX.

Je ne pouvais dormir... je me saisis d'un livre...
C'était Machiavel! jamais vers si puissants
N'avaient paré des traits plus dangereux aux sens...
Vingt fois, avec mépris, je rejetai l'ouvrage!
Mais, hélas! le mépris n'était pas le courage!
Devant Machiavel tombèrent mes efforts!
Il honorait l'amour, il flattait mes transports...
Je me levai d'instinct; et dans mon trouble extrême,
J'étais au rendez-vous sans le savoir moi-même.

NICOLO, *bas.*

Sont-ce là vos succès, ô mes livres maudits?

ALIX.

J'étais seule... il fallait attendre... j'attendis...
L'église était déserte... Une lampe lointaine
Jetait sur un tableau sa lueur incertaine...

Un vieux pilier m'offrait son ombre... Avec ardeur
J'y courus abriter ma tremblante pudeur!...
Immobile et debout, je subissais l'attente,
Lorsqu'une émotion calme, mais pénétrante,
Un chant mélodieux qui planait sur un chœur
De terrestres pensers vint détacher mon cœur...
Mon honneur s'éveilla... Cette voix imprévue
Vers le tableau sacré semblait guider ma vue...
J'obéis... et sentis mes deux genoux fléchir
Devant l'exemple saint qui venait m'affranchir...
C'était la pécheresse, enseignant par ses larmes
D'un amour criminel les redoutables charmes...
Minto parut alors, les regards assurés !...
Mais, forte désormais des exemples sacrés,
Je repris devant lui ma dignité perdue...
Avec l'amour du bien la foi m'était rendue!...
Je priai Dieu!... Mon cœur, pur de Machiavel,
S'échappa de Minto pour s'élever au ciel!

NICOLO, *à part.*

Pour le vieil écrivain, quelle leçon nouvelle!

ALIX.

Au récit du danger qu'ici je vous révèle,
Vous me blâmez sans doute et craignez pour Fulvi?
Ah! ne redoutez rien!... Pour toujours asservi,
Mon cœur tient du devoir une force infinie;
Et si d'un souvenir j'étais jamais punie,
J'accourrais près de vous, toujours si paternel,
Chercher un défenseur contre Machiavel.

NICOLO.

Du bruit à cette porte! un danger vous menace!

ALIX.

Cette issue est secrète, et personne n'y passe.

NICOLO.

Si c'était... non... j'ai tort...

ALIX.

Qui donc soupçonnez-vous?

NICOLO.

Rentrez vite.

ALIX, *rentrant.*

Observons.

NICOLO.

Et maintenant, à nous!

(*La petite porte s'ouvre. Minto paraît et entre avec précaution.*)

SCÈNE IV.

MINTO, NICOLO.

MINTO.

Il est loin... elle est seule... Allons!

NICOLO, *se montrant à Minto.*

Qui vous ramène?

MINTO, *embarrassé.*

Vous n'êtes pas sorti?

NICOLO.

Votre ordre ici m'enchaîne,
Et de cette maison je ne sortirai plus
Que votre frère et vous n'y soyez revenus...
Je connais mon devoir... et sur cette demeure
Je promets de veiller nuit et jour... à toute heure...
Tout sera bien gardé... tout... Oh! ne craignez rien...

MINTO, *à part.* *

Un obstacle nouveau! Que faire? quel moyen?

NICOLO.

Mais vous ne dites pas, Minto, qui vous ramène?

MINTO, *comme frappé d'une idée.*

Vous!

NICOLO.

Quel est ce secret?

MINTO.

Je partais avec peine...
Nicolo, je vous aime!

NICOLO.

Ah! je vous aime aussi!

MINTO.

Il pesait à mon cœur de vous voir seul ici.

NICOLO.

Seul... pendant quelques jours...

MINTO.

Qui l'oserait prédire?
Cédant à l'amitié qui vers vous nous attire,
Nous vous confions tout.

NICOLO.

Eh bien?

MINTO.

Nous ferons plus.

NICOLO.

Ordonnez!

MINTO.

Nos projets, nos vœux vous sont connus...
Je m'éloignais heureux, mais maintenant je tremble...
Seul, je crains d'échouer... maître, partons ensemble.
Je comble tous vos vœux?

* Nicolo, Minto.

NICOLO.

Ah! mes vœux les plus doux!
Ne plus nous séparer... vivre et mourir pour vous!

MINTO.

Suis-je encor un ingrat? J'avais surpris vos larmes.

NICOLO.

Cher Minto!

MINTO.

Ce départ vous donnait des alarmes.
Vous vouliez me guider... partons tous deux!

NICOLO.

Ce soir?

MINTO.

Ce soir!

NICOLO.

Oui, sans retard!
(Il fait quelques pas et aperçoit Alix, qui lui fait signe de rester.)

MINTO, *à part.*

Il me suit! quel espoir!
(Haut.)
Eh bien?...

NICOLO, *avec embarras.*

Pardonnez-moi... je réfléchis... je pense...
Un voyage si long entraine une dépense...

MINTO.

Que vous importe à vous?

NICOLO.

Cependant...

MINTO.

J'ai de l'or...
Ne craignez rien... venez...

NICOLO.

J'ai des raisons...

MINTO.

Encor!

NICOLO.

Des raisons que je crois importantes... très-graves.

MINTO, *bas.*

Il voit tout. *(Haut.)* Des raisons ne sont pas des entraves.
Je n'écouterai rien, mon ordre est une loi...
Allons, cher maître!... allons!...
(Nicolo va céder, lorsqu'Alix l'arrête.)

SCÈNE V.

Les mêmes, ALIX.

ALIX.

Restez, et sauvez-moi !

NICOLO.

Vous sauver ?

ALIX.

J'ai compris le piége qu'il médite,
Il veut vous éloigner...

MINTO, *à part.*

O rencontre maudite !

ALIX.

Et quand je serai seule...

MINTO.

Il est vrai... point d'éclats !
J'avouerai mes desseins... je trompe et ne mens pas...
Pour triompher de vous j'employais cette ruse...
L'excès de mon amour n'est-il pas mon excuse ?
Alix, soyez clémente en voyant mes regrets...
Je vous aime ! aimez-moi !

ALIX.

Moi, vous aimer... jamais !

MINTO.

Jamais ! Eh bien ! je veux justifier ta haine !

NICOLO.

Que dit-il ?

MINTO.

A l'aimer un sort fatal m'entraîne ;
Et s'il faut que ce cœur par la force asservi...
(*Il fait quelques pas vers elle comme pour l'entraîner par la petite porte ; celle du fond s'ouvre, Fulvi paraît.*)

SCÈNE VI.

NICOLO, ALIX, FULVI, MINTO.

ALIX, *courant au-devant de Fulvi.*

Non, puisque Dieu me rend mon époux, mon Fulvi !

MINTO.

Quoi ! Fulvi de retour ! Et vous l'aimez ?

ALIX.

Je l'aime !

MINTO, *mettant l'épée à la main.*

Eh bien ! je combattrai contre un frère lui-même !

NICOLO.

Minto, qu'osez-vous dire?

MINTO.

Allons! défendez-vous!
(*Apercevant Salviati.*)
Mon père!

SCÈNE VII.

NICOLO, ALIX, FULVI, SALVIATI, MINTO.

FULVI.

Oui, c'est mon père! il revient parmi nous...

SALVIATI.

Quoi! quand le soldat rentre, il retrouve la guerre!
Il voit, chez lui, le frère armé contre le frère!
Et d'un instant, hélas! s'il tardait d'accourir,
Peut-être il n'arrivait que pour les voir périr!
Rentrez ce fer.

NICOLO.

Alors qu'on vous a vu paraître,
J'allais d'un mot...

SALVIATI.

Quel est cet homme?

MINTO.

Notre maître!

SALVIATI.

Allez! laissez-nous seuls! Je veux être obéi.
(*Ils sortent : Salviati conduit Alix et la baise au front.*)

SCÈNE VIII.

NICOLO, SALVIATI.

SALVIATI.

Vous élevez mes fils?

NICOLO.

Minto plus que Fulvi.

SALVIATI.

Qui des deux avait tort? Parlez-moi sans entraves!

NICOLO.

Aucun.

SALVIATI.

Aucun?

NICOLO.

Tous deux sont généreux et braves.

SALVIATI.

Braves et généreux tous deux?

NICOLO.

Nobles tous deux,
Mais d'un esprit ardent et d'un cœur hasardeux...
Les défauts précieux qui font les grandes âmes;
L'excès du point d'honneur et le culte des femmes!

SALVIATI.

Des femmes?

NICOLO.

Ces défauts sont ceux des jeunes ans...

SALVIATI.

Et vous les approuvez?

NICOLO.

Non, mais je les comprends.

SALVIATI.

Quand la corruption dont Florence fourmille,
De l'État qu'elle abaisse entre dans la famille,
Au foyer domestique il faut plus de rigueur;
Le savant voit l'esprit, le père voit le cœur.
Je suis père, et, chez moi, quand je reviens en maître,
Je ne veux pas revoir, je ne veux pas admettre
Au sein de ma famille, au cœur de mes enfants,
Les vices de l'Etat malgré moi triomphants.
Vous élevez mes fils, vous voyez mes idées;
Je les veux dans leurs cœurs largement fécondées...
Vous convient-il, il faut dès ce jour prononcer,
De les traduire en faits ou de les repousser?

NICOLO.

A cet enseignement dès longtemps je me livre,
Et vos fils, comme moi, sont jaloux de bien vivre.

SALVIATI.

On ne peut s'estimer qu'en se connaissant bien!
Quels sont vos sentiments?

NICOLO.

Ceux d'un bon citoyen.

SALVIATI.

Vos principes?

NICOLO.

L'honneur.

SALVIATI.

Que vous a-t-il fait faire?

NICOLO.

Mon devoir!

SALVIATI.

C'est un mot digne... mais je préfère
Une seule action...

NICOLO.

J'en pourrais raconter...

Mais il est peu décent de se complimenter.

SALVIATI.

Votre carrière enfin, que fut-elle?

NICOLO.

Fertile
En accidents, mais noble et constamment utile!
A Florence, autrefois, dans des cours glorieux
J'ai parlé.

SALVIATI.

Quoi! parlé?

NICOLO.

N'est-ce-rien à vos yeux?

SALVIATI.

On a rendu si vain cet art de la parole!

NICOLO.

Et plus tard, quand de Pise aux murs du Capitole,
Le roi Charles de France accablait mon pays,
Je cessai de parler alors, je me battis!

SALVIATI.

Ah! par ce mot lui seul ma crainte est dissipée!
Quand vous aviez la voix, vous avez pris l'épée!
Ce fait seul prouve tout, et je ne veux plus rien...
Un soldat doit former un digne citoyen.
Elevez mes enfants!

NICOLO, *à part avec joie.*

Ah! je reste!

SALVIATI, *allant à lui.*

La France!...
Le roi Charles! quels jours d'héroïque souffrance!
Vous étiez avec nous?

NICOLO.

C'est ma gloire!

SALVIATI.

En quel temps?

NICOLO.

Vers quatre-vingt-dix-sept : voilà plus de vingt ans.

SALVIATI.

Vingt ans!... Et dans quels lieux?

NICOLO.

Où le sort nous rassemble!
A San-Casciano!

SALVIATI, *avec élan.*

Nous combattions ensemble!
Ici même... Ah! combien vous me rendez heureux!
Vous étiez avec nous dans ces temps généreux?
Votre main, mon ami, mon compagnon, mon frère!
De si beaux souvenirs couvrons notre misère!

Qu'ils consolent nos cœurs de ces jours de mépris !...

NICOLO.

Quelle époque !

SALVIATI.

Et surtout quels vigoureux esprits !
Tout était digne alors, et vraiment héroïque !
On brillait par le fer, non par la politique !

NICOLO.

Chacun portait en soi la vraie ambition,
Cette ferme, loyale et calme passion
Qui pousse à s'élever pour la cause commune,
Et non pas seulement pour sa propre fortune !

SALVIATI.

Loin de nos intérêts on nous voyait courir...

NICOLO.

Fiers de nous dévouer.

SALVIATI.

Toujours prêts à mourir !
Ah ! que Dieu ne peut-il, dans un jour de largesse,
Ramener, recréer ces temps de la jeunesse,
Ces beaux jours où pour l'homme encor vierge de cœur
Tout est gloire, richesse, enthousiasme, honneur !

NICOLO, *à part.*

Il se livre ! Je l'ai flatté... Je le possède !

SALVIATI.

Mais à l'entraînement se peut-il que je cède,
Au point que la jeunesse éveille un seul regret?
La posséderions-nous quand Dieu nous la rendrait?
La jeunesse était jeune en nos temps d'héroïsme !
Mais depuis qu'à Florence un avide égoïsme
A ridé tous les cœurs, plus de hardis penchants !
Un peuple de bouffons, une cour de marchands ;
Rien de pur, rien de jeune... On ne meurt plus, on compte !
L'or a détrôné tout, et pour lui tout s'affronte !
Oui, l'or est notre dieu ! le doute est notre foi,
Et le vrai dévouement n'éclate que pour soi.
Ah ! ne regrettons pas nos pures destinées..
Restons joyeusement courbés sous les années,
Puisqu'au temps nous devons le hasard d'avoir vu
Quelques jours de grandeur, quelque acte de vertu !

NICOLO.

Vous pouvez les revoir... espérez.

SALVIATI.

Que j'espère !
J'ai perdu tous les biens...

NICOLO.

Tous... Non ! vous êtes père !
Et des biens le premier, le seul incontesté,

Le seul qui vient de Dieu, c'est la paternité!

SALVIATI.

Quel bien !...

NICOLO.

Achevez!...

SALVIATI.

Non!

NICOLO.

Le silence vous pèse!
Que, dans un libre élan, votre douleur s'apaise!
Soldat ainsi que vous, je dois vous secourir...
Vous souffrez! Je le sens... confier, c'est guérir!
Parlez!

SALVIATI.

Mais c'est ce bien qui cause mon supplice!

NICOLO.

Que dites-vous?

SALVIATI.

Lui seul qu'il faut que je maudisse!
Et Dieu sait si longtemps je l'avais désiré,
Ce bien, de tous les biens, pour moi le plus sacré!
Père! être père! était ma plus ardente envie!
Du premier jour d'un fils commence notre vie,
Me disais-je! et bientôt, quand je vis, dans ces lieux
Où mon père était mort, mon fils ouvrir les yeux,
Je crus naître avec lui; mais, trop perfides charmes!
Désirer des enfants, c'est désirer des larmes!
Quand je bénissais Dieu...

NICOLO.

Parlez!

SALVIATI.

La trahison,
Le crime avec ce fils entrait dans ma maison.

NICOLO.

Qui vous l'a dit?

SALVIATI.

A vous dont l'amitié m'attire
Et qui ne m'auriez pas trompé... je vais tout dire :
Un jour, en proie au mal qui devait l'enlever,
La mère de mes fils pleurait... Pour la sauver,
Mon amour inventif cherchait tout... A Florence
Etait un grand docteur; j'y vis une espérance!...
Je courus le chercher... J'arrivais avec lui,
Lorsqu'en rentrant, joyeux, par l'espoir ébloui,
Je vis, près de ma femme, un vieux prêtre en prière.
« L'art ne peut rien; cette heure est mon heure dernière,
» Me dit-elle; entrez seul... Ecoutez-moi, je veux,
» Devant ce saint pasteur, vous faire mes aveux...

» Je ne puis emporter votre loyale estime...
» La haine est le seul prix que mérite mon crime...
» Sachez tout!.. des deux fils que je laisse en vos bras,
» Un seul est votre enfant, et c'est... » N'achevez pas!
S'écria le pasteur d'une voix solennelle,
Le nommer vous rendrait doublement criminelle !
Elle se tut.,. et moi je restai là, surpris,
Muet, les yeux fermés! Et quand je les rouvris,
Une âme s'envolait sur un mot d'indulgence,
Emportant son secret, et surtout ma vengeance!

NICOLO.

Le prêtre pardonnait en face du trépas.

SALVIATI.

Je pleurai... je souffris... je ne pardonnai pas.
J'étais homme, époux, père, et me trouvant en face
D'un fils qui, sous mon toit, usurpait une place,
Sans attendre un seul jour, je voulus l'en chasser...
Je courus... je les vis... et n'osai prononcer;
Etudiant leur voix, leurs traits, leur caractère,
J'espérais que le sang percerait ce mystère,
Qu'une puissante voix, qu'un instinct triomphant
Me dirait : Le voilà! c'est lui! c'est ton enfant!
Aime-le sans regrets... Aime-le sans partage!
C'était Minto ; ses traits, sa fierté, son courage
Me rappelaient mon père, et, courant l'embrasser,
Entre son frère et lui j'allais me prononcer...
Mais à l'instant, Fulvi venait à moi, timide...
Il était le premier; son air doux et candide
Me rappelait ma mère... Et, convaincu, ravi,
Je m'écriais déjà : Mon vrai fils est Fulvi!
Que l'enfant retrouvé rende la mère absoute !
Quand Minto, d'un baiser, me ramenait au doute.
Oh ! qui le détruira, ce supplice inouï?

NICOLO.

Aucun de ces enfants ne doit être haï!
Aimez-les tous les deux!

SALVIATI.

Pour eux je suis sans haine,
Mais sans amour! Mon âme, entre eux, meurt incertaine;
Je dois en aimer un, cependant; mais lequel?
Oh! ma fureur provient de ce doute éternel...
Qu'on me rende mon fils... et l'étranger lui-même
Connaîtra si mon cœur peut haïr ou s'il aime.

NICOLO.

Retrouvant votre fils, sur l'autre, l'étranger,
Vous ne vengeriez pas?...

SALVIATI.

Pourrais-je me venger

Sur l'enfant innocent d'un odieux parjure?
Il sortirait d'ici.

NICOLO.

Rien de plus?

SALVIATI.

Je le jure!
Plus riche que mon fils, vivant selon ses goûts!

NICOLO, *s'animant.*

Libre?

SALVIATI.

Artiste ou soldat.

NICOLO.

Et sans guide?

SALVIATI, *après un silence, et le regardant.*

Avec vous!

NICOLO.

Moi!...

SALVIATI.

Vous seriez son père!

NICOLO, *à part.*

O Ciel! moi! moi! son père!
Enfin j'aurais mon fils! Allons! plus de mystère!
(*Haut.*)
Vous voulez un secret; moi, je vous l'apprendrai!
Vous cherchez votre fils; moi, je vous le rendrai!

SALVIATI.

Vous sauriez tout!... vous?

NICOLO.

Moi!

SALVIATI.

Comment?

NICOLO.

Par une lettre.

SALVIATI.

Qui l'écrivit? Parlez! Qui vous en rendit maître?
Qui vous fit confident de ces honteux secrets?

NICOLO.

Je dus tout au hasard.

SALVIATI.

Où?

NICOLO.

Quand je me battais.

SALVIATI.

Ici même?

NICOLO.

Oui.

SALVIATI.
L'écrit... qui l'a tracé?
NICOLO.
La femme.
SALVIATI.
Et pour qui?
NICOLO.
Pour l'amant!
SALVIATI.
Nommez-moi cet infâme!
Pourquoi me fuyez-vous?
NICOLO.
Je cours chercher l'écrit.
SALVIATI.
Où?
NICOLO.
Chez moi.
SALVIATI.
Courons!
NICOLO.
Non! la prudence prescrit
Que j'aille seul... chez moi, l'on pourrait tout entendre.
SALVIATI.
Eh bien! courez, courez, je ne veux pas attendre.
NICOLO, *revenant.*
Songez que cet enfant doit m'être confié,
Qu'il ne sera jamais pauvre, sacrifié!
SALVIATI.
Je jure son bonheur... Mais je tremble... j'espère!...
Je meurs!... Allez, volez, j'ai hâte d'être père!
(*Nicolo sort.*)

SCÈNE IX.

SALVIATI, *seul, se laissant tomber sur un fauteuil.*
Quoi! je vais tout connaître! O vengeance! O mon fils!
Je vais donc retrouver tes baisers si chéris!
Sans crainte, dans tes bras, épancher ma tendresse!
Mais qu'il me faut, mon fils, t'aimer avec largesse,
Pour épuiser jamais ces trésors de bonheur,
Qui, depuis si longtemps, s'amassent dans mon cœur!

SCÈNE X.

MINTO, SALVIATI, FULVI.

FULVI, *à Minto.*
Venez! il est plus calme, et maintenant j'espère...

MINTO, *à part.*

Nicolo n'est plus là.

FULVI.

Pardonnez-nous, mon père!

SALVIATI.

Vous pardonner!.. et quoi?

FULVI.

D'être ainsi revenus
Sans qu'un ordre de vous nous en eût prévenus.

MINTO.

Sur nous, vous consultiez sans doute notre maître?

FULVI.

Vous vouliez tout savoir avant de nous admettre!

MINTO.

Eh bien! admettez-nous, et jugez par vos yeux.

FULVI.

Chacun de nous présent, vous nous jugerez mieux.

MINTO.

Oui, mon père, pour moi, qui fuis tout stratagème,
Je veux être jugé par vous et sur moi-même.

SALVIATI.

J'aime ce caractère et cette fermeté.
Parlez! (*Bas.*) Il ne vient pas!

MINTO.

Quand vous m'avez quitté,
Sans guide, emprisonné dans cette solitude,
Deux partis me restaient; les armes ou l'étude...
Je brûlais d'honorer mon nom par quelque bien;..
Du côté de la guerre il ne me restait rien;..
Vous l'aviez illustré par trente ans de vaillance!..
Mon choix fut bientôt fait, j'adoptai la science...

SALVIATI.

J'estime les travaux qui rendent l'homme instruit,
Quand la vertu surtout doit en être le fruit.
(*A lui-même.*)
Cet air fier et profond n'est pas d'un cœur vulgaire.
(*A Fulvi.*)
Vous, quel fut votre choix?

FULVI.

J'aurais aimé la guerre,
Mais, sans vous, n'osant pas écouter mes penchants,
Mon choix fut bientôt fait; je cultivai vos champs.

SALVIATI, *à lui-même.*

Quoi! tu n'as pas rougi de l'état de mon père?
Cette simplicité part d'un beau caractère?
Nobles cœurs! Esprits droits! (*Il se lève.*)

MINTO.

Ah! j'ai mes passions!
Ne me mesurez pas à vos perfections.

(*A part.*)
Entrons dans ses penchants pour entrer dans son âme!

SALVIATI.

Que dites-vous?

MINTO.

Je vais appeler votre blâme!

SALVIATI.

Parlez!

MINTO.

Je suis ardent, et ne commande pas
Au mépris que m'inspire un acte injuste ou bas;
Ami ferme et constant, tout haut je me dévoue,
Mais malheur à celui qui me trompe ou me joue.
Comme j'aime le bien d'un amour déclaré,
Je hais le mal en homme extrême, immodéré;
Toute entrave m'irrite, et je ne veux sur terre
Pour guide que l'honneur, pour maître que mon père!
Maintenant j'ai tout dit et vous me connaissez;
Vous voyez mon ardeur, mes défauts... prononcez!

SALVIATI.

Et comment voulez-vous, Minto, que je vous blâme,
Quand je ressens en moi tous les feux de votre âme?

FULVI.

Moi, je ne dirai pas, mon père, que je hais
Le mal... on hait d'instinct les sentiments mauvais...
Et puisqu'il m'est permis de parler de moi-même,
Je dirai que mon cœur, au lieu de haïr, aime!
Que d'un premier amour sincèrement touché,
Au désir d'être époux je me suis attaché,
Et que si vos bontés approuvent ma faiblesse...

MINTO, *l'interrompant vivement.*

Ainsi rien, dans vos fils, mon père, ne vous blesse?

SALVIATI.

Rien!

FULVI.

Que cette indulgence accuse de bontés!

MINTO.

Mais parlez! donnez-nous toutes vos volontés!
Je n'ai, moi, qu'un désir; vous servir et vous plaire.

FULVI.

Et tous nos sentiment sont conformes, mon père.

MINTO.

Je veux, moi, retrouver nos bonheurs d'autrefois;
Vos récits de ces temps si riches en exploits.
Oui, quand l'hiver viendra, dans nos longues soirées,
Vous nous raconterez ces batailles sacrées
Où, trois fois, votre fer, bravant tous les dangers,
Arracha l'Italie aux vautours étrangers

FULVI.

Et puis, à vos genoux, sous les feuilles jaunies
Nous vous rendrons, l'été, vos vieilles harmonies;
Et, dans des vers naïfs, échos des anciens jours,
Nous chanterons la joie, et parfois les amours.

MINTO.

C'est si noble et si grand, ces combats héroïques !

FULVI.

Tant de charme s'attache à ces échos magiques !

MINTO.

Qu'à vos simples récits, nos cœurs tressailleront.

FULVI.

Qu'à ces chants du passé nos yeux se mouilleront.

MINTO.

Vous serez notre orgueil !

FULVI.

Notre ami !

MINTO.

Notre maître !

FULVI.

Et pour vous retenir où le ciel vous fit naître...

MINTO.

Nos efforts seront tels...

FULVI.

Nos soins seront si doux...

MINTO.

Que vous serez heureux, mon père, malgré vous !

SALVIATI.

Heureux ! Ah ! plus qu'heureux ! Aimé, digne d'envie,
Vous réveillez mon cœur, vous me rendez la vie !
Mes enfants, je vous aime !

(Nicolo ouvre vivement la porte, Salviati tressaille.)

FULVI.

Ah ! quel saisissement !

SALVIATI.

J'avais tout oublié dans cet embrassement!

(Il fait signe à ses fils de sortir. Minto entre chez Salviati, Fulvi passe chez Alix.)

SCÈNE XI.

SALVIATI, NICOLO.

SALVIATI, *les regardant sortir.*

L'un d'eux, dans ma maison, ne doit plus reparaître !

(A Nicolo qui lui présente l'écrit.)

Je ne veux rien savoir ! je ne veux rien connaître !

Laissez-moi! reprenez ce secret détesté!
Mon cœur s'ouvre au pardon, à la paternité!
La haine l'abaissait!.. la bonté le relève!
Mourez, regrets! Justice, emportez votre glaive;
Mes doutes sont vaincus! Dieu me les a repris.
Puisqu'ils m'aiment tous deux! tous deux ils sont mes fils!
(*Salviati entre chez lui à gauche. Nicolo sort par la porte du fond.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALIX, FULVI.

FULVI.

Mon frère me haïr!

ALIX.

Vos liens sont rompus.
Il voit que je vous aime, il ne vous aime plus!

FULVI.

Non, d'un vil sentiment son âme est incapable,
Et mon frère jamais ne peut être coupable:
Chassez de votre esprit ces pensers dangereux;
Doit-on croire le mal, alors qu'on est heureux?
Et quel parfait bonheur l'avenir nous prépare!
Si de mon père encor quelque erreur me sépare,
Mon respect et mes soins doivent le désarmer,
Et je prétends le vaincre à force de l'aimer!
La famille, l'amour, l'amitié la plus pure,
Tout nous rit, sourions à toute la nature.
Heureux, soyons meilleurs... exilons loin de nous
Le soupçon, ce fléau des méchants, des jaloux...
Quel soupçon serait juste où les biens sont extrêmes,
Et que pourrais-je craindre, Alix, lorsque tu m'aimes?

ALIX.

Oui, ta voix a chassé le soupçon de mon cœur,
Et je ne crains plus rien que l'excès du bonheur...
Je doutais, j'avais tort; ma crainte est dissipée.
Tout nous rit... je te crois...
(*Apercevant Minto qui paraît.*)
Mais reprends ton épée.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MINTO.

FULVI.

Alix !

MINTO.

N'arrêtez pas un entretien si doux ;
Redoutez-vous encor quelque transport jaloux ?

FULVI.

Non, non.

MINTO.

Sur un éclat, sans doute téméraire,
On me fait, je le sais, le rival de mon frère.

ALIX, *vivement.*

Et vous ne l'êtes plus?

MINTO.

Je ne le fus jamais!
Désirer, est-ce aimer?

FULVI.

Quoi! Minto, sans regrets
Vous nous verriez unis?

MINTO.

Sans regrets! quel langage !
Me croyez-vous soumis à l'amoureux servage?
Non, l'amour est un mal que tout livre et trahit...
Pour moi, je n'ai jamais aimé, tout vous le dit...
Et s'il faut quelque jour, pour ranimer ma vie
Au joug des passions la traîner asservie,
Ne puis-je, m'inspirant aux vives régions,
Choisir la politique ou les religions,
Le dévouement, la haine ?.. Oui, la haine elle-même
N'a-t-elle pas aussi sa volupté suprême?
Ses feux sont-ils moins longs? L'amour le plus vif meurt!
On se hait à jamais quand on se hait de cœur.

ALIX, *avec le ton de l'ironie.*

La déclaration de haine est adorable !
Mais que ne preniez-vous un temps plus favorable ?
De vos douceurs touchée, émue à vos accents,
Un trouble involontaire avait gagné mes sens ;
Je cherchais dès longtemps la bonté, la franchise,
Ces doux rapports du cœur par qui l'on sympathise,
En les trouvant en vous, je me sentais charmer,
Et j'allais vous déplaire en osant vous aimer.
(*A Fulvi.*)
Quant à vous, je vous hais toujours, et je désire
Pour vous persuader, toujours vous le redire.
Venez. (*Ils rentrent chez Alix.*)

SCÈNE III.

MINTO, *puis* FABIO.

MINTO, *à Fabio qui paraît sur le seuil de la porte de Salviati.*

Viens, et redouble ici d'habileté!
Je t'ai dit mon projet, qu'il soit exécuté.
Il est là... hâte-toi! Quoi! la peur te surmonte?

FABIO.

Ce n'est pas de la peur... non, non... c'est de la honte!
Sauvez-moi des remords...

MINTO.

Tes remords sont perdus.
Puisque je t'ai payé, tu ne t'appartiens plus.

FABIO.

Mon devoir...

MINTO.

Ton devoir est d'être un honnête homme,
D'obéir.

FABIO.

Mais enfin, si je rendais la somme?

MINTO.

Je n'accepterai rien que ta soumission.

FABIO.

Pourquoi me demander cette lâche action?

MINTO.

Fulvi vaincrait mon père, et je veux qu'il s'engage
A ne jamais poursuivre un hymen qui m'outrage.

FABIO.

Mais un piége?...

MINTO.

Obéis!

FABIO.

Eh bien! je n'ose pas!
J'ai promis... je le sais... l'argent a tant d'appas!
Mais cet argent me pèse, et je veux vous le rendre,
Il n'est pas fait pour moi, vous devez le reprendre.
Reprenez-le, vous dis-je... Oh! non, je ne veux pas!
Aux plus rudes travaux abandonnez mon bras!
Du fort contre le faible épuisez le génie,
Imposez-moi la faim, mais non pas l'insomnie!

MINTO.

Fabio, viens ici... viens donc... tu crains, dis-tu,
Pour vouloir m'obéir, d'engager ta vertu?
Tu te crois responsable et libre... Quelle absence!
Le libre arbitre existe où Dieu met la puissance...
Valet, tu ne peux rien, qu'agir aveuglément;..
Maître, je suis la loi, tu n'es que l'instrument.

Rassure ta vertu... l'instrument, quoi qu'il fasse,
Le succès obtenu, disparaît ou s'efface.
Les remords, s'il en vient, n'appartiennent qu'à nous.
Pour nous vous agissez, nous expions pour vous.
Va donc : ce que j'ordonne est de peu d'importance,
Et tu me vois, d'ailleurs, prêt pour ta pénitence.

FABIO.

Quand il parle, il me semble entendre Nicolo.

MINTO.

Tout est dit maintenant... le jour fuit... Fabio,
Voici l'instant propice... Allons, plus de faiblesse!
Il est là, je le sais, aux pieds de ma maîtresse!
Cours, à ce rendez-vous saurait-il échapper?
Il n'estime que toi, tu peux seul le tromper.
Oh ! plus un mot... j'attends... j'écoute.

SCÈNE IV.

MINTO, *seul.*

Je respire!
Il entre... Ah ! vainement, contre moi tout conspire;
Machiavel l'a dit : pour vaincre, il faut ruser,
Le succès vient toujours à qui sait tout oser.
Qu'entends-je! ils sont ensemble... il lui parle, il l'entraîne,
Il vient... (*Il se place derrière le rideau de la fenêtre.*)

SCÈNE V.

FABIO, FULVI, MINTO, *caché.*

FULVI.

Un mot, à moi ? Parle donc! qui te gêne?
Nous voilà seuls !...

FABIO, *ému.*

Tantôt, un homme, un étranger,
M'a dit : Cours vers Fulvi, dis-lui que le danger
Approche... Il a signé l'acte de délivrance,
Le pacte des Amis de la jeune Florence.

FULVI.

Oui, Minto m'obsédait, et ce pacte maudit,
Je l'ai signé. Poursuis. — Eh bien! que t'a-t-il dit,
Cet homme ?

FABIO.

Que, bientôt, près de la croix de pierre,
Bien loin... non, non... tout près de ce vieux monastère...

FULVI.

Achève !

FABIO, *regardant Minto.*

Boscoli vous attendrait.

FULVI.

Bientôt?

FABIO, *sur un geste de Minto.*

Dans une heure!

FULVI.

Seul?

FABIO.

Seul!

FULVI.

Quelque indigne complot?

Je n'irai pas!

FABIO, *sur un geste de Minto.*

Malheur à lui s'il est un traître,
A-t-il dit. Et, soudain, je l'ai vu disparaître.

FULVI.

Un traître!...

FABIO, *avec joie.*

Il n'ira pas!

FULVI.

Allons, qu'on sache, au moins,
Puisqu'on peut voir cet homme, ici près, sans témoins,
Que de Fulvi jamais on ne dut rien attendre.

FABIO, *s'oubliant.*

Quoi! vous iriez?...

FULVI, *étonné du trouble de Fabio.*

Eh bien?

FABIO, *se remettant.*

Oui, oui, mieux vaut s'y rendre.

FULVI.

Allons!

FABIO.

Et votre épée?

FULVI.

Ah! j'oubliais. (*La prenant.*) Fort bien!
(*Lui serrant la main.*)
Digne ami!

FABIO, *s'écriant.*

Permettez?...

FULVI.

Que me veux-tu?

FABIO.

Moi? rien!
(*Fulvi sort.*)

MINTO, *paraissant.*

Il y court! je triomphe!

(*A Fabio qui veut sortir.*)
Oh ! ce n'est pas mon compte !...
Entre là... je te sais la probité fort prompte,
Et de ses fiers accès je veux te garantir.
Entre donc, et, sans moi, garde-toi de sortir. (*Il le fait entrer.*)
Maintenant, à nous deux !
(*Il veut sortir, Nicolo paraît sur le seuil de la porte du milieu.*)

SCÈNE VI.

MINTO, NICOLO.

NICOLO.
Où courez-vous si vite ?

MINTO.
Adieu ! cher maître, adieu !

NICOLO.
Quel transport vous agite ?
Quel projet ?

MINTO, *bas.*
Un projet dont j'ai le cœur ravi.

NICOLO.
Un complot contre Alix !

MINTO.
Un duel contre Fulvi !
Non, je ne puis dompter l'amour qui me possède...
Il maîtrise mes sens, il m'entraîne, je cède,
J'éclate, et veux devoir à quelque extrémité,
Ce que n'ont pu gagner deux ans d'habileté !

NICOLO.
D'où naissent ces transports, et que pouvez-vous faire ?
C'est un frère...

MINTO.
Un rival peut-il rester un frère ?

NICOLO.
C'est le plus tendre ami !

MINTO.
C'est un rival vainqueur.

NICOLO.
Il vous aime avec force.

MINTO.
Il m'arrache le cœur.

NICOLO.
A ces rivalités l'amitié doit survivre.

MINTO.
Non ! la haine doit naître où l'amour ne peut vivre...
Ne m'embarrassez pas de petits sentiments,
Laissez à l'homme nul ces froids raisonnements.

Vous m'avez affranchi des amitiés stériles,
De mille affections étroites, puériles.
Je veux que vos leçons s'animent dans mes faits,
Et qu'un principe juste ait de vivants effets.

NICOLO.

Vous ai-je conseillé l'injustice et le crime ?

MINTO.

Je ne veux rien oser qui ne soit légitime.

NICOLO.

Qui peut légitimer un combat fraternel ?

MINTO.

Votre maître et le mien !

NICOLO.

Qui donc ?

MINTO.

Machiavel !

NICOLO.

Non !

MINTO.

Il fait plus encor... il excuse le crime !
« Le meurtre de Rémus fut un fait légitime.
Ce principe est écrit, l'avez-vous oublié ?
Vous me l'avez appris ; bien plus, justifié.

NICOLO.

Ce principe est écrit, oui ; mais il ne s'applique
Qu'aux intérêts des rois ou de la politique.

MINTO.

Pour atteindre plus bas, perd-il de son crédit ?
Le mal devient donc juste, alors qu'on l'agrandit ?

NICOLO.

Enfin, contre Fulvi qu'allez-vous entreprendre ?

MINTO.

Tout. Il m'a pris Alix, je cours la lui reprendre.

NICOLO.

Où ?

MINTO.

Dans un rendez-vous !

NICOLO.

Sait-il vos projets ?

MINTO.

Non.

NICOLO.

Sans l'avoir prévenu ?...

MINTO.

Lisez votre leçon.
« Ce n'est qu'en le frappant... » D'où naît votre surprise,

Et cet accablement d'une telle entreprise?
Vous ne l'approuvez pas, vous le feignez, du moins!...
Gardez vos sentiments, nous sommes sans témoins.
L'hypocrisie est bonne, alors qu'on en profite...
Publique, elle protége un homme et l'accrédite;
Mais comme nul ici n'entend cet entretien,
Vous placez mal ce vice, il ne vous rendra rien.
Soyez de vos talents moins prodigue, cher maître,
Et, sans profit certain, n'allez pas les commettre.

NICOLO, *à part.*

Non, rien de si profond n'a jamais existé,
Et je reste accablé sous tant d'habileté!
Depuis trente ans, je vois le monde, j'étudie
L'homme, ses passions, ses lois, sa perfidie...
Je croyais l'avoir vu dans toute sa laideur;
Orgueilleux, ma sottise égalait ma candeur!
Je ne sais rien, et vois, malgré qu'on me renomme
Qu'un homme, quel qu il soit, ne connaît jamais l'homme.

MINTO.

Je vous comprends. Je vois qu'auprès de vous, les faits
Ne sont légitimés qu'après un plein succès.
Eh bien! je reviendrai, criminel légitime,
Le succès accompli, recouvrer votre estime!
Adieu, cher maître! Adieu!

NICOLO.

Je m'attache à vos pas!

MINTO.

Vous?

NICOLO.

Moi!

MINTO.

Restez!

NICOLO, *lui barrant le passage.*

Non, non, vous ne sortirez pas.

MINTO, *apres un silence.*

Ah! maître, sur mon cœur quel est donc votre empire?
Je n'ose plus vouloir, je ne sais que vous dire.
Je reste, devant vous, contrit, humilié...
Pardonnez-moi! j'ai tort... mon cœur s'est oublié.
Je suis vaincu!

NICOLO.

Qu'entends-je?

MINTO.

A cet éclat sublime,
Mes yeux se sont ouverts, et j'ai vu tout mon crime!
Ne me refusez pas un pardon généreux,

NICOLO.

Cher Minto!...

MINTO.

Mais, sur vous, comment lever les yeux?
Non, laissez-moi vous fuir!... Ah! dans ma honte extrême,
Que ne puis-je aujourd'hui me cacher à moi-même?
(*Il s'enfuit par la porte du fond. — Au même instant Alix sort de chez elle et marche vivement après Minto.*)

SCÈNE VII.

NICOLO, *seul et très-accablé.*

Il fuit! et, malgré moi, je reste épouvanté!
Quoi! l'odieux projet qu'il avait médité,
Cette logique extrême et que rien n'épouvante,
Serait de mes écrits l'expression vivante?...
Non! non!... Et cependant un regret... un remords...
Me serais-je trompé?... Moi!... Bizarres transports!
Douterais-je de moi! Je m'absous, je m'accuse!...
O peuple! comprends-moi! mon but est mon excuse...
Et si ce but est grand, qu'importe le moyen?...
C'est en créant le mal que j'ai cherché le bien...
Corrompre le pouvoir pour le rendre coupable,
Je l'ai fait... Ai-je eu tort? réponds... Oui, misérable!
Ton but fut odieux, ton système infernal!...
Même au profit du bien, le mal reste le mal,
Machiavel... au vice il n'est pas de limite,
Et l'exemple des grands est le seul qu'on imite!
O peuple! Est-ce bien toi qui m'as jeté ces mots?
Ah! si ma politique enfante ces fléaux...
Mon Dieu! dans mon cerveau tarissez la pensée,
Rendez ma main inerte et ma langue glacée;
Arrachez-moi vos dons, et ne permettez plus
Que le génie existe appauvri des vertus!
Que du monde et de moi votre pouvoir m'isole!
J'ai peur de mon esprit, j'ai peur de ma parole!
Frappez! Et, qu'avec moi, sous vos coups protecteurs,
Tombent déshonorés ces livres corrupteurs! (*Il jette ses livres.*)

SCÈNE VIII.

NICOLO, SALVIATI.

SALVIATI, *à Nicolo.*

Livrez-moi ce secret.

NICOLO.

Quel secret?

SALVIATI.

Ce mystère.
Cet écrit dont le sort vous fit le dépositaire.

NICOLO.

Vous l'aviez refusé.

SALVIATI.

Je le veux maintenant.

NICOLO.

Qui change votre idée?

SALVIATI.

Un pouvoir entraînant!
Un désir inquiet, intime, opiniâtre,
Qui maîtrise mon cœur, que je n'ose combattre.
La voix du sang enfin!... Je veux, je veux mon fils!

NICOLO, *à part.*

Je ne veux plus le mien!

SALVIATI.

Qui vous rend si surpris?

NICOLO.

Surpris?... non! Mais le mal que, pour vous, je redoute.

SALVIATI.

Le mal le plus cruel n'est-il pas dans le doute?

NICOLO.

Peut-être!...

SALVIATI.

Quel langage!

NICOLO.

Un choix si hasardeux
Ne peut-il vous donner le moins digne des deux?

SALVIATI.

Tous deux ne sont-ils pas dignes?

NICOLO.

Je le désire.

SALVIATI.

Vous l'assuriez tantôt... voulez-vous vous dédire?

NICOLO.

Non! mais si l'un des deux par les sens asservi...

SALVIATI.

Pour lequel craignez-vous? Pour Minto? pour Fulvi?
(*A part.*)
Plus j'observe cet homme, et moins je le pénètre.
(*Haut.*)
Ainsi, vous condamnez que je veuille connaître
Ce qui, d'après vous-même, était mon seul salut!
Quel homme êtes-vous donc? Et quel est votre but?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALIX, *puis* FULVI.

ALIX.*

Salviati! justice! et justice sévère!
Un frère, lâchement, vient d'attaquer son frère!

SALVIATI.

Son nom?

NICOLO, *à part.*

Il m'a trompé!

ALIX.

Ce frère, c'est Minto!

SALVIATI.

Qui des deux est blessé?

NICOLO.

Qui des deux?...

FULVI, *entrant.* **

Nicolo!
Mon père, dominez cette terreur extrême,
Et laissez-moi d'abord me maîtriser moi-même.
Du coup tombé sur lui tout mon cœur est frappé.

NICOLO.

Sur lui?

FULVI.

Par un avis indignement trompé,
J'accepte un rendez-vous... Je voulais me soustraire
A ces honteux complots où me jetait mon frère.
J'arrive... Je suis seul... j'attends... Minto paraît...
« Boscoli, c'était moi! ce rendez-vous secret,
» C'est moi qui l'ai donné, dit-il; plus de refuge;
» Notre amour vient de Dieu, que Dieu soit notre juge. »
Et, soudain, contre moi son fer s'est dirigé!
Je l'écoutais toujours, dans la stupeur plongé;
Ma raison se couvrait de nuages funèbres,
Quand une épée a lui, dissipant mes ténèbres.
Alors, par un transport que je ne comprends pas,
Mon fer arme ma main, le sort guide mon bras...

NICOLO.

Ciel!

FULVI.

Une épée éclate, un homme fuit, je reste,
Accablé, frémissant d'un succès si funeste!
(*Se jetant aux genoux de Salviati.*)
Pardonnez-moi!

* Nicolo, Alix, Salviati.
** Nicolo, Fulvi, Salviati, Alix.

SALVIATI, *allant à Nicolo, et à part.* *
L'écrit, je le veux !

NICOLO.
Le voici !

SALVIATI, *regardant Fulvi.*
Dieu me doit le meilleur !

NICOLO, *à part.*
Ah ! que n'ai-je Fulvi !

ALIX, *à Fulvi.*
Mais, voyez, quel transport agite votre père !

FULVI.
Faites tomber sur moi votre bonté.

ALIX.
J'espère !

FULVI.
Pardonnez-moi !

SALVIATI, *après avoir lu.*
Mon fils ! mon fils ! relève-toi !
Je ne pardonne pas, j'approuve... Embrasse-moi !
(Il s'éloigne un peu et lit la lettre à mi-voix. **)
« Machiavel, fuyez, je le veux, je l'ordonne.
» Mon remords doit être éternel.
» Puisse Minto, ce fils que le crime nous donne,
» N'avoir rien de Machiavel ! »
Machiavel !... *(Il tombe sur un fauteuil.)*

SCÈNE X.

LES MÊMES, FERRALDI, SOLDATS.

FERRALDI, *aux soldats.*
Que nul ne sorte de ces lieux.

SALVIATI.
Qu'est-ce donc !

FERRALDI.***
J'accomplis un devoir rigoureux.

SALVIATI.
Quel devoir ?

FERRALDI.
J'avais dit que, malgré votre absence,
Vos fils vivaient dans l'ordre et dans l'obéissance.
On accepte ce fait, mais on affirme aussi
Qu'un homme dangereux se cache...

* Nicolo, Salviati, Fulvi, Alix.

** Salviati sur le devant de la scène ; Alix et Fulvi à gauche et dans le haut du théâtre. Nicolo a gagné la droite et se trouve près de la fenêtre.

*** Salviati, Alix et Fulvi, un peu dans le haut ; Nicolo placé beaucoup plus bas que Ferraldi.

SALVIATI.

Où donc ?

FERRALDI.

Ici !

SALVIATI.

Et c'est ?...

FERRALDI.

Machiavel !

SALVIATI.

Non cela ne peut être !
Chez moi, Machiavel !

FERRALDI.

On l'a su reconnaître.

ALIX.

Ici même ?

FERRALDI.

Ici même.

SALVIATI.

Alors, éclairez tout.
Renversez, explorez, cherchez, fouillez partout,
C'est moi qui, maintenant, commande qu'on l'arrête.
(*A Nicolo.*)
Secondez-nous aussi... marchez à notre tête...
Machiavel chez moi ! (*A Nicolo.*) Mais vous étiez ici,
Et ce secret par vous pourrait être éclairci ?

NICOLO.

Pour moi, comme pour vous, ce fait reste un mystère.
J'ai vu cette maison constamment solitaire,
Il n'est venu personne et personne n'a fui :
Ceux qui l'habitaient hier l'habitent aujourd'hui.
J'engage mon honneur pour tout ce que j'énonce.

UN SOLDAT, *venant de gauche.*

Personne !

FERRALDI.

Ah ! rien ? (*regardant Nicolo.*)
Cet homme obscurcit sa réponse.
(*A Salviati.*)
L'esprit de votre ami n'est pas fort transparent ?

SALVIATI.

Ce n'est point un ami.

UN SOLDAT, *de droite.*

Personne.

FERRALDI.

Est-ce un parent ?

SALVIATI.

Non, c'est un précepteur.

NICOLO.

Leur regard m'embarrasse.

FERRALDI.

Un savant, c'est suspect? (*Il remonte vers ses soldats.*)

NICOLO.

Dieu! tout mon sang se glace!

ALIX.

Pourquoi ce trouble extrême?

FERRALDI, *à part, à ses soldats.*

Un savant inconnu!

On peut toujours, je crois...

NICOLO.

Serais-je reconnu?

Ces hommes parlent bas.

FERRALDI, *parlant toujours à ses soldats.*

Craignons quelqu'imposture!

NICOLO, *à part.*

Saisi par eux, la mort va suivre ma capture,
Et sans revoir mon fils et sans l'avoir sauvé
Des principes du mal qu'en son cœur je gravai!
Non, la paternité réveille mon courage! *
(*Haut et passant au milieu de la scène.*)
Allons, à vous servir la loyauté m'engage,
J'ai longtemps hésité... Trahir Machiavel
Me paraissait d'abord un acte criminel,
Mais je n'hésite plus, je connais sa retraite!
Et si vous l'ordonnez, je vous livre sa tête!

SALVIATI.

A moi, Machiavel?

FERRALDI.

A nous cet ennemi?

SALVIATI.

Vous savez son refuge?

NICOLO.

Oui.

FERRALDI.

Oui?

NICOLO.

C'est mon ami!

FERRALDI.

Parlez donc!

NICOLO.

Trop de gens nous écoutent peut-être. (*A Salviati.*)
Et ce n'est qu'à vous seul que je ferai connaître...

SALVIATI.

A moi seul?...

(*Nicolo fait un geste affirmatif: alors Salviati va à Ferraldi et d'un signe l'invite à les laisser seuls.*)

* Fulvi, Alix, Salviati, Nicolo, Ferraldi.

FERRALDI, *à part.*

Qu'il nous serve ou cherche à nous tromper,
Cet homme, quel qu'il soit, ne doit plus m'échapper.
(Il sort. — Tout le monde s'éloigne.)

SCÈNE XI.

SALVIATI, NICOLO.

NICOLO.

Un mot seul. Dieu chez vous m'a conduit sans défense
Pour vous faire mon juge où je vous fis offense.
Me rendre aux Médicis, c'est un arrêt mortel.
Frappez-moi le premier, je suis Machiavel!

SALVIATI.

Mon Dieu! lorsqu'à mes pieds le jette ta justice,
Dis, qu'attends-tu de moi, sa grâce ou son supplice?
Il m'a pris mon bonheur, il m'a déshonoré!
Me venger sans remords est un devoir sacré!
Vengeons-nous!...
(Il marche sur lui et s'arrête en le voyant désarmé.)
Il est seul! sans armes! O ma haine!
Mourez irrésolue, ou vivez inhumaine!
(*Haut.*)
Puissant, rien de mon fer n'eût pu vous préserver;
Vaincu, je vous pardonne, et je cours vous sauver.

NICOLO.

Me sauver!

SALVIATI.

Quel effroi vous saisit?

NICOLO.

Ah! j'expire!

SALVIATI.

De moi qu'attendiez-vous?

NICOLO.

Oui, j'oserai le dire!
Oui, j'attendais ma grâce en m'offrant à vos coups;
Ou, s'il fallait mourir, alors, frappé par vous,
La mort m'eût semblé juste, et ce fils que j'adore,
Vous m'auriez accordé de le revoir encore.
Oui, oui, j'espérais tout d'un cœur si généreux.
Eh bien! lorsque, d'un mot, vous dépassez mes vœux,
Je demeure accablé, brisé sous la clémence,
Et c'est de ce pardon que ma honte commence.
Ah! comblez-moi plutôt de votre inimitié,
Je garde tous mes torts, gardez votre pitié.
Frappez-moi!... La mort seule est ma plus chère envie!
J'ai perdu le pouvoir! j'ai perdu la patrie!
Et, supplice plus grand, quand, de tous rejeté,
Je me réfugiais dans la paternité,
Ce fils vient de m'ouvrir les replis de son âme,
Et mes propres leçons en ont fait un infâme;

Je suis son corrupteur.... Ah ! frappez ! hâtez-vous !
L'arrêt le plus cruel, je l'implore à genoux !
Point de grâce !

SALVIATI, *à part.*

O grandeur de la nature humaine !
Un mot de loyauté l'épure et la ramène,
Et l'homme le plus bas, s'il retrouve l'honneur,
Pour remonter à lui sait retrouver un cœur.
(*Haut.*)
Puisqu'à la voix de Dieu votre honneur ressuscite,
Vivez pour qu'on le croie, et pour qu'on en profite.

NICOLO.

Vivre ! quand je perds tout !

SALVIATI.

Il vous reste un appui !
Il vous reste un devoir.

NICOLO.

Minto ?

SALVIATI.

Vivez pour lui.

NICOLO.

Pour lui !... pour... à ce nom ma force m'est ravie.
Il peut m'aimer encor, je subirai la vie !
Sauvez-moi ! sauvez-moi ! je ne veux plus mourir !
Je dois vivre pour lui, je dois lui conquérir
Ce bien, le seul de tous qui brave la disgrâce,
L'honneur ! honneur et gloire ! Or et crédit, tout passe :
Au milieu des hasards par qui l'homme est battu,
Il n'est qu'une grandeur réelle, la vertu !
Je rendrai mon fils grand, et, déjà dans mon être,
Une secrète voix m'annonce qu'il doit l'être.
(*La porte du fond s'ouvre vivement, et Minto paraît suivi de Ferraldi.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MINTO, FERRALDI.

MINTO.

N'attendez plus ! Tenez, voilà Machiavel !

SALVIATI. *

Qu'osez-vous dire ?

MINTO, *à Ferraldi.*

Allez ! (*Il entre à gauche, chez Salviati.*)

NICOLO, *à part.*

O châtiment cruel !
Arrêt que je comprends, mais qui me désespère !
Dieu, par la main du fils, vient châtier le père !

* Minto et Ferraldi, dans le haut du théâtre ; Salviati et Nicolo sur le premier plan.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *moins* MINTO.

FERRALDI, *à Nicolo.*

Ne nous trompe-t-on pas ?

NICOLO.

Non, c'est la vérité.

FERRALDI.

Vous connaissez l'arrêt par le prince porté ?
Mes ordres sont formels.

NICOLO, *à part.*

Adieu toute espérance !

FERRALDI.

Je dois, sans nul retard, vous conduire à Florence.
Suivez-nous !

NICOLO.

O mon fils !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ALIX.

ALIX.

Gardez-vous de sortir !
Le peuple entier défend qu'on vous laisse partir.
Il s'arme à votre nom.

SALVIATI.

Qu'est-ce donc qu'il projette ?

NICOLO.

Il accourt me sauver ?

ALIX.

Il attend votre tête !
Des crimes contre lui, vous avez fait des droits ;
Il vient punir en vous le corrupteur des rois.

FERRALDI, *remontant et sortant même un peu.*

Soldats !

ALIX, *bas à Nicolo.*

Mais un espoir doit vous rester encore.
Une sortie est là que sans doute on ignore :
J'ai la clef, trompez-les... Fuyez!

NICOLO.

Nobles efforts !

ALIX.

Je vois votre malheur, et ne vois plus vos torts.
Fuyez !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, FABIO, *ouvrant la porte et s'opposant à la fuite de Nicolo.*

FABIO.

Ne sortez pas !

NICOLO.

Moi ! ton ami ?

FABIO.

Qu'importe !
On m'a donné de l'or pour garder cette porte...
Je voulais en gagner, on m'en offre... j'ai pris...
Honnête est le travail... vous savez... j'ai compris.

NICOLO, *avec force et désespoir.*

Allons, sachons mourir, puisque rien ne me reste !
(*Il fait un pas vers la porte du fond. Strozzi paraît magnifiquement vêtu.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, STROZZI *.

NICOLO, *vivement et avec bonheur.*

Mais que vois-je ? Strozzi ! le ciel se manifeste !
M'apportez-vous la vie ? ou, plus heureux cent fois,
La chute du parti qui nous dictait des lois ?

STROZZI.

J'allais le renverser ; mais quand j'ai vu Florence
Ecraser nos projets de son indifférence,
Et Médicis, sans haine à l'union voué,
Rechercher les grands noms, je me suis dévoué.
Je n'ai voulu pourtant accepter une place
Qu'en arrachant pour vous une suprême grâce.
Le duc croit que le peuple est corrompu par vous;
Médicis vous frappait : j'ai fléchi son courroux ;
Et ce maître clément a voulu, par moi-même,
Vous annoncer l'effet de sa bonté suprême...
Oui, j'ai vaincu le prince...

NICOLO.

O mon Dieu ! que dit-il ?

STROZZI.

Et votre arrêt de mort, il le change en exil.

NICOLO.

L'exil !... Et c'est vous !... vous !...

STROZZI, *à Salviati.*

Il fait bien plus encore !
Il est un vieux soldat que l'Italie honore,
Un de ces rares cœurs, un de ces purs esprits
Qui forcent le respect et l'amour des partis ;
Il avait combattu le pouvoir qui s'élève...
Vaincu... de l'insuccès Médicis le relève...
Il lui rend son épée...

* Fabio, Nicolo, Strozzi, Salviati, Alix et Fulvi.

SALVIATI.

Et moi, je la reprends.

STROZZI.

Pour venir désormais combattre dans nos rangs?

SALVIATI.

Jamais! à mon principe elle sera fidèle;
Mais que l'ennemi vienne, on peut compter sur elle.
Alors je prouverai, même sous Médicis,
Que devant l'étranger il n'est plus de partis.

FULVI, *qui depuis un instant a remonté la scène, court prendre la main de Minto, qui paraît.*

Frère! je te pardonne!

NICOLO, *avec force et sentiment.*

Et moi, Minto, je t'aime!
Viens avec moi!...

MINTO.

Mon crime est né de ton système.
Point de pitié!... fuis seul!... je m'éloigne! je dois
Je veux sauver mon âme et vous sauver de moi!
A Manrèse, en Espagne, un saint ordre se fonde,
L'esprit qui vit en lui doit gouverner le monde;
Il appelle les cœurs vides d'amour! Adieu!
Tout espoir m'est ravi! Je me consacre à Dieu!

(Il sort par la porte du fond.)

NICOLO, *au milieu de la scène.*

Est-il encor un trait, une honte, un supplice,
O sort! que ta rigueur veuille que je subisse?
Achève!... la victime est digne de tes coups!
Que dis-je! O mon orgueil! silence, et jugez-vous!
Dieu m'avait prodigué tous les dons qu'on envie;
Qu'en ai-je fait? quel bien signalera ma vie?
Sur la corruption j'ai fondé le pouvoir,
J'ai célébré le droit sans montrer le devoir;
J'ai fait la ruse utile et la probité vaine:
J'avais semé le mal, je récolte la peine.
Dieu me frappe! il est juste et j'accepte ses coups!
Silence, ô mon orgueil! à genoux! à genoux!

(Sur un signe de Ferraldi, il se relève et s'éloigne.)

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTE POUR MM. LES DIRECTEURS.

Trois coupures peuvent être faites dans cet ouvrage :

La première dans la scène VIII du second acte, après ces vers de Salviati :

Ces beaux jours où pour l'homme encor vièrge de cœur,
Tout est gloire, richesse, enthousiasme, honneur.

On peut supprimer seize vers et reprendre à celui-ci :

Vous pouvez les revoir...

La seconde coupure est possible dans la scène X du même acte, ainsi modifiée :

SALVIATI.
Quoi ! tu n'as pas rougi de l'état de mon père ?
(*Il se lève.*)
Cette simplicité part d'un beau caractère !
FULVI.
Ah ! que cette indulgence accuse de bontés...
MINTO.
Mais parlez... donnez-nous toutes vos volontés...
(*Le reste de la scène et de l'acte sans autre changement.*)

La troisième coupure, enfin, s'applique aux deux premières scènes du troisième acte, mais l'auteur la croit moins utile que les deux précédentes : si cependant MM. les Directeurs veulent la faire, ils pourront commencer l'acte à la scène III, mais alors Minto devra venir seul de chez Salviati, s'approcher de l'appartement d'Alix, écouter et dire :

Encor !..

puis aller à Fabio qui paraît sur le seuil de la porte de Salviati, l'entraîner sur la scène en lui disant :

Viens ! et redouble ici d'habileté !

(*Le reste de la scène et de l'acte sans autres modifications que la suppression des deux mots :* personne, *dits par les deux soldats ; ils devront se borner à rentrer sans rien dire et c'est Ferraldi qui les dira pour eux.*

Poissy. — Typographie Arbieu.